core Madrid aux douceurs de la vie champêtre.

Dans une autre pièce, *Je quitte Madrid*, M. Breton de los Herreros, avec la même verve facile, a donné la contre-partie de la première. Mais ce sont d'autres personnages, une autre mise en scène. Le gaillard pour qui le séjour de Madrid est devenu insupportable quitte la ville pour des raisons beaucoup moins platoniques. Ce don Joaquin, ecrivail-leur de gazettes, mauvais rimeur, mauvaise langue, détestable caractère, a dit du mal de tout le monde, fait des dettes partout, promis le mariage à la sœur d'un de ses amis, en même temps qu'il s'est lié de parole avec une marchande à la toilette, désireuse, sans doute, de recouvrer ainsi quelque créance impayée. Surpris aux genoux d'une troisième femme, traqué de partout, il se décide à faire ses malles. Mais son départ n'a pas lieu si brusquement que tous ceux qu'il a dupés, hommes et femmes, ne se retrouvent réunis, comme par enchantement, chez lui, au moment fatal, et, dans une scène de scènes réjouissantes, ne l'accablent de reproches et d'injures. L'idée, quoique ingénieuse, est peu de chose au fond et sans grandes complications; mais c'est à remplir ces cadres légers que M. Breton de los Herreros excelle.

La première comédie, *A Madrid me vuelvo*, a été jouée en 1838; la seconde, *Me voy de Madrid*, en trois actes, en vers également, a été jouée en 1835, et toutes deux avec un grand succès.

JEREZ, ville d'Espagne. V. XEREZ.

JERICA, ville d'Espagne, prov. et à 70 kilom. O. de Castellon-della-Plana, à 17 kilom. N.-O. de Segorbe, à 28 kilom. N.-E. de Palencia; 3,187 hab. Fabriques de papier, savon, eau-de-vie. Jerica était célebre sous la domination des Romains ou celle des Arabes. Elle occupe la pointe orientale d'un montieule situe au milieu de la vallee de Palencia, et donne a l'O. par la montagne de la *Muela*, a l'E. par le mont *San-Antonio*. L'ancienne ville est encore entourée d'une solide muraille, flanquée de grandes tours et commandee par un château imposant. Les rues offrent partout le caractère de l'architecture arabe.

JÉRICHAU (Jens-Adolphe), sculpteur danois, né à Assens, en Fionie, en 1816. Élève d'un peintre d'Odense, puis de l'Académie de Copenhague, il débuta, en 1837, à l'Exposition de cette ville, et partit, en 1838, pour Rome, où il reçut, pendant quelque temps, des leçons de Thorwaldsen. Son premier travail de quelque importance fut un bas-relief pour une des frises du château royal de Christiansburg, près de Copenhague, le *Mariage d'Alexandre avec Roxane*. En 1846, Jérichau termina un groupe colossal, *Hercule et Hébé*, dans lequel, tout en se conformant strictement aux règles de l'art antique, il révélait toutes les qualités d'un grand artiste. Il executa ensuite une *Pénélope* en marbre, un groupe représentant un *Chasseur attaqué par une panthère dont il a pris les petits*, et un *Christ* colossal, pour la princesse de Prusse. Après avoir visité, en 1847, Copenhague, en compagnie de sa femme, qu'il avait épousée à Rome l'année précédente, il revint en Italie et y executa son groupe d'*Adam et Eve après le déluge*, qui lui valut le titre de membre de l'Académie de Copenhague. Deux ans plus tard, il alla se fixer dans cette ville et y fut nommé professeur à l'Academie des beaux-arts, dont il devint plus tard le directeur. Parmi les autres œuvres de cet artiste, dont les qualités principales sont la correction et la pureté de la forme, nous citerons : l'*Ange de la tombe et de la resurrection*; *Moissonneuse dormant au milieu des fleurs*, l'une des plus gracieuses compositions de Jérichau; *Couple d'esclaves enchaînés*; une statue colossale de *Roi David*, qui fait pendant au *Moïse* de Bissen, dans l'église de la Sainte-Vierge, à Copenhague; une *Résurrection du Christ*; *Jeunes filles avec des calambas*; *Jeunes filles jouant avec des chats*; la *Création d'Eve* et une *Femme dormant*, qui ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, avec deux autres groupes, dont enfin, on lui doit un grand nombre de bustes.

JÉRICHAU (Élisabeth BAUMANN, dame), femme peintre, épouse du précédent, née à Varzorow en 1819. Elle suivit les cours de l'Académie de Dusseldorf, puis se rendit à Rome, où elle épousa le sculpteur Jérichau. Son l'étude des maîtres Mme Jérichau a joint celle de la nature. Elle s'est attachée à reproduire des scènes populaires, et ses tableaux sont aussi remarquables par la vigueur de la touche que par l'art avec lequel elle rend les effets de lumière. Parmi ses tableaux, dont les sujets sont tres-simples, mais où perce l'originalité de l'artiste, nous citerons : la *Lecture de la Bible*; la *Sirène du Nord*; les *Délices d'une mère*; les *Enfants trouvés*; la *Bénédiction du prisonnier*; le *Sommeil des pauvres*; *Jeune fille priant pour sa mère malade*; *Ne t'éveillons pas*; *Paysans polonais quittant leur village*; *Caroline-Amélie*, etc. Elle a envoyé à l'Exposition universelle de 1867 plusieurs tableaux, entre autres : *Matelot danois séchant ses filets*; le *Raccommodage des filets*, *Naufrage sur la côte de Jutland*; les *Bons camarades*; *Soldat blessé*; les *Costumes nationaux danois*; et, au Salon de 1869, un tableau intitulé : *Fouis Polonæ*.

JÉRICHO (ROSE DE) s. f. Bot. Genre de

petites crucifères annuelles, comprenant une seule espèce, que les botanistes nomment *anastatique*.

— **Encycl.** Voici, à propos de cette plante, quelques détails empruntés à M. Ch. de l'Escalopier, qui a eu l'occasion, dans un voyage fait en Palestine, de l'observer dans la contrée même d'où elle est originaire. Des que la graine a atteint l'époque de la maturité, la plante se pelote et se desseche; mais quand elle se trouve transportée par les vents sur une terre humide ou arrêtée au bord des eaux, alors elle reprend sa forme première, les racines s'accrochent au sol, les rameaux s'étendent, en un mot une nouvelle végétation s'accomplit entièrement. La *rose de Jéricho* peut servir d'hygrometre. Son caractère le plus remarquable, c'est que, même vieille on sèche, si on la laisse quelque temps dans l'eau, elle s'ouvre et s'épanouit; si on la retire, elle se desseche de nouveau en se contractant. Elle n'a ni beauté ni parfum, dit M. de L'Escalopier, mais elle est incorruptible. L'*Ecclésiaste* (XXIV, 18) n'a pas oublié les rosiers de Jéricho. Guillaume de Tyr parle de cette fameuse rose; Roland l'appelle *optima* dans un ouvrage que M. de Chateaubriand proclamait un prodige d'érudition. La *rose de Jéricho* a servi de texte à une foule de mystérieuses relations, dont la légende populaire s'est emparée dans ses récits naïfs; on la comparée, a cause de son incorruptibilité, à la pureté et à l'humilité profonde de la Vierge; on a prétendu qu'elle s'epanouissait spontanement la nuit de la Nativité, pour se refermer après, comme auparavant.

JÉRICHO, ancienne ville de la Palestine, dans la tribu de Benjamin, à 28 kilom. N.-E. de Jérusalem, sur un torrent qui se jetait dans le Jourdain. Elle s'élevait au centre d'une espèce d'oasis bien arrosée et très-fertile. Le territoire de Jéricho produisait en abondance, au dire des historiens sacrés et profanes, des arbres à baume, du miel, etc., mais il était infesté de serpents venimeux. Prise et détruite par les Hébreux lors de leur invasion en Palestine, Jéricho fut de nouveau reconstruite et repeuplée. Elle fut fortifiée sous différents princes, parce que sa position importante en faisait un des principaux boulevards de la Judée. Sous Hérode, la ville fut fort embellie, et on y bâtit un magnifique palais (Josephe, *Antiquités judaïques*, 14, 15. 3). Sous la domination romaine, elle devint la résidence d'un receveur, à cause de son commerce d'exportation de résines précieuses.

Au XIIe siècle, la ville de Jéricho avait presque entièrement disparu; elle est remplacée aujourd'hui par un miserable village arabe.

On lit dans la *Bible*, au sujet de Jéricho, un épisode miraculeux qui a fait passer ce nom dans toutes les langues. Quand les Hébreux firent leur entrée dans la terre promise, Jéricho fut la première ville qui se rencontrent. Or, cette ville était fermée de hautes murailles, qui devaient arrêter longtemps le peuple de Dieu, et cette résistance aurait été d'un funeste exemple pour les autres petits peuples qui habitaient la Palestine, lesquels voyaient d'un œil de colère une nation jusqu'alors sans force inconnue envahir leur pays et leur disputer l'héritage de leurs pères. Dieu voulut donc frapper un grand coup : par son ordre, Josué fit faire à son armée le tour de la ville pendant sept jours. L'arche d'alliance était portée en grande pompe et précédée de sept prêtres qui sonnaient de la trompette; tout le peuple suivait en silence. Le septième jour, on fit sept fois le tour de la ville, et tout le peuple, par l'ordre de Josué, ayant jete un grand cri, à l'instant les murailles tombèrent. La ville fut réduite en cendres et tous les habitants passés au fil de l'epée.

Ceci nous remet en mémoire une coquille assez singulière, racontée par M. Alberic Second. Il avait livré à l'imprimerie une étude sur Géricault. Comme sa calligraphie laissait sans doute quelque chose à desirer, le compositeur avait mis partout *Jéricho*. L'écrivain arrive pour corriger son épreuve, que lui remet le prote. A la vue de cette bizarre substitution, Alberic ne put s'empêcher de lever les mains au ciel et de s'écrier : « O murailles de cette imprimerie! comment avez-vous pu demeurer sur vos fondements à la vue d'une pareille coquille? »

En littérature, on fait souvent allusion aux *trompettes de Jéricho*, pour montrer l'effet rapide, presque magique, produit par une puissance irrésistible.

« Puisque je suis réduit à parler de moi, non-seulement pour donner du poids à mes opinions politiques, mais même pour me défendre, bientôt j'aurai mis le dénoncé et les dénonciateurs à leur véritable place, malgré les *grandes colères* du père Duchesne, qui prétend que *sa pipe ressemble à la trompette de Jéricho, et que, lorsqu'il a fumé trois fois autour d'une réputation, elle doit tomber d'elle-même.* »

CAMILLE DESMOULINS.

« Dans certaines parties de notre belle Suisse, il est défendu de construire des murs ayant au delà de trois pieds d'élévation, dans les lieux surtout où une hauteur plus consi-

dérable enlèverait les admirables aspects de nos contrées : aussi, quand je vois ces murailles insolentes qui nous grillent et nous éblouissent durant les beaux jours de l'été, j'ai souvent désiré qu'elles fussent celles de *Jéricho*, et d'avoir moi-même entre les mains la *trompette de Josué.* »

PETIT-SENN.

« Vainement, pour punir ces burlesques pamphlets, Nos courageux journaux saisiront leurs ciseaux : Bientôt, sous le bâillon, leurs voix seront muettes ; Ta main saura briser ces *brayantes trompettes* Dont les magiques sons, reproduits par l'écho, Menacent ton palais du *sort de Jéricho.* »

BARTHÉLEMY et MÉRY.

« Dans l'ordre politique, le despotisme, c'est le mal, et le vieux général Radetzky, qui commande en Lombardie, est un Lucifer impérial. Elevez contre lui la croix de Savoie, vous pouvez en faire un labarum; agitez votre épée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et, devant Peschiera ou Vérone, faites résonner la *trompette de Josué*, après avoir fait la priere des hommes libres, le vieux corbeau reculera, et les *murailles s'écrouleront.* »

LAURENT PICHAT.

JERICHOW, ville de Prusse, prov. de Saxe, regence, à 45 kilom. O. de Magdebourg; près de la rive droite de l'Elbe; 2,000 hab. Cette ville donne son nom à deux cercles de la régence de Magdebourg, qui ont pour chefs-lieux Loburg et Genthin.

JERKAKI ou **JERKÆKI**, ville forte des Provinces-Unies moldo-valaques. V. GIURGEWO.

JERKER s. m. (jèr-keur — pron. anglaise). Hist. relig. Nom donné à certains méthodistes convulsionnaires des Etats-Unis.

JERMOLOF (Alexis-Petrowitch), général et diplomate russe, né en 1777, mort en 1861. Il embrassa fort jeune la carrière des armes, reçut en 1815 le commandement d'un corps d'armée sous les ordres de Barclay de Tolly et demeura quelque temps en France après l'invasion. Il devint ensuite gouverneur général des provinces transcaucasiennes, général en chef de l'armée du Caucase (1817), ambassadeur extraordinaire en Perse, où il s'efforça de détruire l'influence anglaise, puis, de retour dans son gouvernement, il s'attacha à y développer la colonisation, le commerce et la civilisation. En 1826, Jermolof eut à combattre et à 48 kilom. de Tiflis, Abbas Mirza, et les Persans, sous les ordres d'Abbas Mirza, et les battit complétement; néanmoins, il fut remplacé, l'année suivante, par le prince Paskewitch, et se retira alors à Moscou, où il reçut, au commencement du règne d'Alexandre II, le commandement de la milice. Militaire habile et aimé du soldat, le général Jermolof fut en même temps un esprit cultivé. Il a composé quelques ouvrages sur l'art militaire, une relation de la campagne de 1812, que son fils a publiée depuis sa mort (Moscou, 1863); une autre de l'ambassade en Perse. Pogodine a, en outre, édité des extraits de ses Mémoires (Moscou, 1863).

JERNINGHAM (Edouard), littérateur et poète anglais, né à Bath en 1727, mort en 1812, qu'il eut achevé ses études au collége catholique anglais de Douai et à Paris, il retourna en Angleterre, où il se fit connaître par la publication de plusieurs de ses poésies, circonstance, et de quelques ouvrages en prose. « Le caractère de ces poesies, dit M. Lefebvre-Cauchy, est la tendresse du sentiment, l'élévation de la pensée, l'élégance du style. Ayant de la disposition à la melancolie, Jerningham reussit particulièrement dans le genre lugubre. Feu de mots avant sa mort, il chantait encore, et son *Adieu du vieux barde* n'est pas depourvu de charme. Parmi ses ouvrages poétiques, qui ont été recueillis sous le titre de *Poems and plays* (1806, in-4°), nous citerons : la *Relique gieuse*; l'*Enthousiasme*; *Abailard à Héloïse*; la *Galerie shakspearienne*, et quelques pièces de théâtre, entre autres le *Siége de Berwick*. Nous mentionnerons, parmi ses œuvres en prose : la *Dignité de la nature humaine* (1805); le *Doux caractère du christianisme* (1807); l'*Ecole d'Alexandrie* (1810).

JÉROBOAM Ier, roi d'Israël, auteur du schisme des dix tribus, mort l'an 954 av. J.-C. Reconnu comme roi par dix tribus, qui reformerent un royaume séparé sous le nom d'Israël. Il choisit Sichem pour sa capitale, érigea des *grandes colères* du père Duchesne, qui prétend que *sa pipe ressemble à la trompette de Jéricho, et que, lorsqu'il a fumé trois fois autour d'une réputation, elle doit tomber d'elle-même.* »

CAMILLE DESMOULINS.

« Dans certaines parties de notre belle Suisse, il est défendu de construire des murs ayant au delà de trois pieds d'élévation, dans les lieux surtout où une hauteur plus consi-

règne furent remplis par des guerres contre le successeur de Salomon.

JEROBOAM II, roi d'Israël (826 à 785 av. J.-C.). Malgré les exhortations du prophète Jonas, il persista dans la conduite impie de ses prédécesseurs. Il vainquit les Syriens et leur prit Emath et Damas.

JÉRÔME (saint), **Hieronymus**, l'un des plus grands docteurs de l'Eglise latine, né à Stridonia (Dalmatie) vers 330, suivant les uns en 346, suivant d'autres, mort au monastère de Bethleem en 420. Sa famille était riche et chrétienne. Il fut envoyé à Rome à l'âge de dix-huit ans pour y perfectionner ses études, et prit à l'école de Donat et de Victorin ce goût de la littérature grecque et romaine qui se mêla dans ses écrits aux flammes de l'éloquence chrétienne. Lui-même s'accuse d'une tendresse, qui lui paraît coupable, pour les auteurs profanes, mais qu'il ne put jamais vaincre entièrement. « Tu n'es pas chrétien, lui dit-dans un rêve une voix mystérieuse; tu es ciceronien. » Accablé de remords, il fit un serment auquel il ne fut pas toujours fidèle, et il lui arriva souvent encore de se souvenir de maximes platoniciennes *qu'il croyait avoir apprises dans les Epîtres des apôtres*. Des erreurs de jeunesse, des études peu sérieuses, des élans d'enthousiasme pour la foi du Christ, des voyages continuels, une retraite de quatre ans dans une solitude à Chalcis, près d'Antioche, des relations suivies avec les docteurs chrétiens de tous les pays, occupèrent sa vie jusqu'à l'âge de trente ans, époque où il se laissa ordonner prêtre, mais à la condition qu'il attacher à aucune église locale. Le grand docteur sentait bien qu'il appartenait à l'Eglise universelle, à la chrétienté tout entière. A ce moment déjà, ses écrits de controverse contre les hérésies, ses traductions d'Origène et d'Eusèbe l'avaient mis en evidence, et les yeux commençaient à se tourner vers lui quand des questions difficiles agitaient la chrétienté. En 382, le pape Damase l'appela à Rome pour éclairer de ses conseils le concile qui y réunissait. Il retint ensuite auprès de lui, avec la charge de correspondre avec tous les évêques de la catholicité, et il le consultait presque chaque jour sur des questions de dogme ou de discipline, en même temps que les grandes patriciennes de Rome, les descendantes des Scipions lui confiaient la direction de leur conscience. Ces relations assidues donnèrent lieu à des calomnies qui l'obligerent enfin à quitter Rome. Il partit en effet, fit encore quelques voyages et revint se fixer dans cette cellule solitaire de Bethléem, où, pendant quarante années, il vecut de penitence, d'études, d'austérités, de travaux littéraires et de méditations. Cette période de repos apparent est l'époque véritablement active de sa vie, celle où il composa ses plus importants travaux, pour lesquels il nécessairement ranger sa version du texte biblique faite en partie sur le texte hébreu, en partant sur le texte grec des *Hexaples* d'Origène; on sait qu'elle forme la meilleure part de la Bible latine connue sous le nom de Vulgate, la seule en usage dans la liturgie catholique, d'après une décision du concile de Trente. On sait aussi que les portions qui ne sont pas de saint Jérôme proviennent de l'ancienne *Vulgate italique* (V. VULGATE). Parmi les autres écrits, on remarque ses *Commentaires sur les prophètes*; une traduction de la *Chronique* d'Eusèbe avec des additions; des *Lettres* sur les passages difficiles de l'Ancien Testament; un livre des *Hommes illustres*; une *Correspondance* du plus haut intérêt au point de vue de l'histoire, de la morale et de la théologie; des ouvrages de polémique contre les ariens, les pélagiens, contre Helvidius, Ruffin, Jovinien, Vigilance, etc. Ces derniers écrits sont empreints d'une véhémence et d'une âpreté de langage qui vont souvent trop loin. Pour donner une idée de l'éloquence et du caractère de saint Jérôme, nous ne saurions mieux faire, pensons-nous, que de citer le fragment qui suit : « Au sein des déserts, dit-il, assis au fond de ma retraite, seul parce que mon âme était pleine d'amertume, défiguré, amaigri, le cœur brûlant comme un Ethiopien, mes membres se desséchaient sous un sac hideux. Tous les jours des larmes, tous les jours des gémissements! Je criais au Seigneur, je pleurais, je priais, et lorsque, appesanti par le sommeil et luttant contre lui, il venait me surprendre, mon corps combattait contre mes os. Je n'ai pas condamné à ces supplices pour échapper au feu de l'enfer. Eh bien! dans ces tristes déserts, environné de bêtes féroces et d'affreux reptiles, je me revoyais en idée parmi les danses des vierges romaines. Le visage était abattu par la pénitence, le cœur brûlé par les infâmes désirs. Dans un corps exténué, dans une chair morte avant l'homme, la concupiscence attisait ses feux dévorants. Alors j'invoquais le Seigneur; je mouillais ses pieds de mes larmes; le jour, la nuit, je criais, me frappant la poitrine et ne cessant d'invoquer mon Dieu, jusqu'au moment où il rendait le calme à mon âme. Je me souvenais d'avoir passé des semaines entières sans manger, craignant même d'entrer dans ma cellule, où j'avais nourri de si coupables pensées, cherchant les vallées profondes, d'après rochers, de hautes montagnes pour en faire un lieu d'oraison et de supplices, bourreau impitoyable de cette chair coupable rebelle...

Il nous est facile de nous débarrasser des autres vices, mais la concupiscence, ennemi intérieur que nous portons toujours avec nous... » Qui ne sent, en lisant ces paroles enflammées, combien est profondement sauvée cette parole de saint Paul : « Mieux vaut épouser que brûler. »

Les meilleures éditions des œuvres complètes de saint Jérôme sont celles de Marchalles (Paris, 1693-1706) et de Maffei (Venise, 1770). Quelques-uns de ses écrits ne nous sont pas parvenus. Terminons par le jugement suivant porté par M. Villemain sur le Père de l'Eglise : « Il n'est point dans les fastes oratoires du christianisme, dit-il, un nom plus célèbre, et qui parle mieux à l'imagination que celui de saint Jérôme. Cependant, éloigné de tous les honneurs ecclésiastiques, à une époque où déjà ces honneurs entraient en partage avec les dignités de l'empire, Jérôme n'eut aucune des grandes occasions de régner sur les esprits qui s'offraient naturellement au génie des Athanase, des Ambroise et des Chrysostome. Toujours errant ou solitaire, sans autre titre dans l'Eglise que celui de prêtre de Jésus-Christ, il parut ni à la cour, ni aux funérailles d'aucun prince. Il ne fut point chargé d'instruire ou de consoler le peuple de quelque grande ville; enfin, son plus important ouvrage fut la traduction des livres sacrés, tâche immense, plutôt que morceau de génie. »

Longer. Le *Grand Dictionnaire* a trop de sujets sérieux à traiter pour s'amuser aux bagatelles de l'hagiographie : il abandonne volontiers aux encyclopédies catholiques, protestantes et romaines le soin de relater les legendes plus ou moins bizarres qu'a enfantees l'imagination ecrasee et feconde des moines italiens du moyen âge; mais, quand ces légendes, ainsi inspiré des chefs-d'œuvre artistiques, il serait coupable de les passer sous silence.

Saint Jérôme est un des Pères de l'Eglise que les artistes ont mis le plus souvent en scène. Augustin Carrache et le Dominiquin ont retracé le dernier épisode de sa vie (la *Communion de saint Jérôme*) dans deux toiles pourvues de beaucoup de mérite, mais que qui sont devenues célèbres : nous les avons décrites au mot COMMUNION, auquel on peut lire la même description sur le même sujet par l'artiste contemporain, M. Gérome, dans l'église Saint-Severin, à Paris. Le Dominiquin a peint plusieurs tableaux relatifs au même saint, entre autres le *Baptême de saint Jérôme*, qui a été gravé par Et. Baudet, et la *Tentation de saint Jérôme*, dont il y a des estampes par G. Audran et St. Magiore; cette dernière composition nous montre le vieil ascète tente par le démon et recourant pour le repousser à la prière et à la mortification. On ne lui pardonna pas d'avoir livré son temple à des sacrificateurs qui n'étaient point levites : des prophètes se levèrent contre lui; sa main se secha; l'autel sur lequel il sacrifiait se fendit; son enfant mourut; mais tous ces signes de la colère de Dieu ne le firent pas changer de politique. Ses vingt-deux ans de cinq épisodes de la vie de saint Jérôme : 1° *Saint Jérôme battu de verges en présence* de Dieu assis sur un trône, pres duquel se tiennent quatre femmes qui personnifient sans doute les *Vertus*; 2° *Saint Jérôme faisant pénitence dans le désert*; 3° *Saint Jérôme entendant la trompette du jugement*; 4° la *Mort chant une epine de la paille du lit*; 5° *Apparition de saint Jérôme à deux personnages.*

Salvator Rosa a représenté d'une façon tres-pittoresque le *Songe de saint Jérôme* : un ange, tenant à la main une lanière, descend du ciel pour châtier le lecteur trop assidu des écrits de l'antiquité profane; la scène se passe dans un paysage des plus sauvages, où l'on voit, parmi les rochers, le démon plein d'épouvante et de rage à la vue de l'envoyé de Dieu. Ce tableau, remarquable surtout par la manière dont le paysage y est traite, faisait autrefois partie de la galerie Giustiniani.

La *Vision* que saint Jérôme eut dans le désert, alors qu'il écrit être réveillé par la trompette du jugement dernier, a été représentée par plusieurs artistes, notamment par le Guerchin et Sigalon, dont les tableaux sont au Louvre. La composition du premier de ces peintres a été gravée par F. Chauveau, Pasqualini, Nicolet (musée Français). Celle de Sigalon a paru au Salon de 1831 : nous la décrirons ci-après. Un autre tableau du Guerchin sur le même sujet appartient au musée de l'Ermitage. Diverses compositions du même artiste, relatives à saint Jérôme, ont été gravées par Miger, E. Kluge, Ottaviani, Gio.-B. Pasqualini. Une estampe de ce dernier représente la *Tentation de saint Jérôme* : le démon, sous la figure d'une femme, cherche à distraire et à séduire l'anachorète. Un tableau de Vasari sur le même sujet, que l'on voit au palais Pitti, offre un singulier mélange de catholicisme et de paganisme : tandis que le saint, à genoux devant une tête de mort, contemple un crucifix qu'il tient à la main et se frappe la poitrine avec une pierre, Vénus, couronnée de roses, apparaît en compagnie de trois Amours, dont l'un décoche un dard contre l'ascète.

Parmi les innombrables tableaux qui représentent *Saint Jérôme dans le désert*, mettant sur les saintes Ecritures, ou contemplant le crucifix et se macérant violemment, ou bien encore vêtu de son costume de cardinal, nous citerons ceux de Sisto Badalocchio (musée de Parme), H. van Balen (musée de Munich), le Barroche (gravé par Calzi), Marco Basaiti (à la National Gallery), J. Bassan (musée de Munich), Bonifazio (galeries de Venise), Cagnacci (au Belvédère), D. Calvaert (palais Pitti), B. Campi (musée de Madrid), Fr. Camillo (pinacothèque de Bologne), S. Cantarini (même musée), A. Cano (musée de Madrid), Augustin Carrache (musée de Naples), Annibal Carrache (gravé par Corn. Galle et par G. Audran), L. Carrache (gravé par Banducci), Matteo Cerezo (musée de Madrid), Phil. de Champaigne (gravé par Ger. Edelinck), L. Craspach (au Belvédère), D. Crespi (gravé par Gius. Longhi), Dosso Dossi (au Louvre), Van Dyck (musée de Dresde, gravé par N.-D. de Dyck (musée de Dresde, gravé par F. Kirkall), Beauvais), C. Farinati (musée du Belvédère), D. Ghirlandajo B. Gennari (au Belvédère), Gherardo (fresque de l'église des Ognissanti), J. de Hondius (musée de Madrid et de Dresde), Fr. Granacci (musée de Munich), Guide (musée de Dresde, Munich, Madrid), J. van Hemessen (musée de Munich, Madrid), J. van Hemessen (au Belvédère), H. Holbein (musée de Madrid), Houthorst (au Belvédère) Sal., Koninck (musée de Bâle), Jean Leu (même musée), Lucas de Leyde (gravé par N. Bazin et G. Audran), Est. March (musée de Madrid), Q. Matsys (musées des Offices et du Belvédère), Memyn (musées des Offices et du Belvédère), Murillo (musée de Madrid), Girol. Muziano (pinacothèque de Bologne), J. Palma le Vieux (musée de Munich, gravé par Hess), Palma le Jeune (gravé par Th. van Kessel et C. Boel), J. Patenier (musées de Madrid et du Belvédère), B. Peruzzi (gravé par Nicolas Chateau (musée de Dresde), Cosme Roselli (à la Nacional Gallery), Rosso de Rossi (gravé par R. Boyvin), Rubens (musées de Dresde et de Vienne), Giov. Santi (musée du Latran), à Rome), C. Sarraceno (musée de Munich), J. Schnorel (même musée), Chr. Schwarz (même musée), L. Spada (musée de Turin), Stanzioni (musée de Madrid), Pellegr. Tibaldi (galerie de Dresde), Tintoret (au Belvédère élève de Wohlgemuth, n'a pas consacré à saint Jérôme moins de sept estampes, dont quatre sont gravées sur bois. Ces pièces sont devenues tres-rares pour la plupart et atteignent des prix élevés dans les ventes publiques. Il a été fait des copies de quelques-unes par Aldrichio Lorch, Jérôme Hopfer, Zoan Andrea.

Saint Jérôme a raconté un songe terrible qu'il eut dans sa jeunesse, alors qu'il n'avait pas encore renoncé à Satan et à ses œuvres : il rêva, une belle nuit, qu'il était mené devant le tribunal de Dieu et battu de verges par les anges, pour s'être complu à certaines lectures profanes. Ce sujet a été représenté dans l'un des compartiments de la *predella* d'un beau retable qui décorait autrefois l'église Saint-Jérôme, à Fiesole, et qui a été attribué à Fra Angelico. Le musée du Louvre (ancienne collection Campana), à qui appartient ce retable, possède une très-intéressante *predella* peinte par Sano di Pietro, artiste siennois du XVe siècle, et représentant pagnola, Giulio Carpioni, Annib. Carrache, Aug. Carrache, L. van Deyster, Dietrich, Dujardin, J. Duvet (le maître à la Licorne), Is. Fournier, Gaywood, Jacques Lagrenee, Jean Morin, Mario Rartaro, Lagrenee, Jean Morin, Jean Lievens, Lucas de Leyde, G. de Malleri, Jac. Matthioli, Jean Messaizer, Ben. Montagna, J.-G. von Muller (1778), Rembrandt, etc.

Jérôme entendant la trompette du jugement dernier (SAINT), tableau de Ribera, au musée des Offices (à Florence). Le vieux solitaire, demi-nu, accablé par les années et par les austérités, tient d'une main un crucifix, et de l'autre une pierre, avec laquelle il se frappe la poitrine. Il se retourne tout à coup pour écouter la trompette du jugement dernier qui retentit dans un coin du ciel. Devant lui sont placés une tête de mort et les objets nécessaires pour écrire. A gauche, le lion, compagnon fidèle de l'anachorète, montre sa tête placide. Au fond s'étend un paysage largement indiqué.

Le torse du saint est énergiquement modelé. La tête au crâne chauve, avec une grande barbe grise, est expressive : mais elle manque de noblesse et d'inspiration. En général, Ribera n'a vu dans saint Jérôme, comme dans saint Barthélemy et d'autres saints et martyrs, que des prétextes à montrer ses puissantes qualités de réaliste. Le sentiment religieux lui fait absolument défaut. Le tableau des Offices n'en est pas moins une œuvre fort belle, d'une couleur forte et harmonieuse; il est placé à la tribune, parmi les chefs-d'œuvre.

Jérôme (LA VISION DE SAINT), tableau de Sigalon, au Louvre. Saint Jérôme, couché sur un rocher, les bras étendus, se revéille saisi de terreur. Deux anges font tonner à ses oreilles la trompette redoutable; un troisième lui montre le ciel. Le lion continue à dormir, près d'un sablier et d'une tête de mort.

Ce tableau, qui a paru au Salon de 1831, est un des meilleurs ouvrages de Sigalon. « Le groupe des anges, a dit G. Planche, est d'une invention et d'une exécution rares; celui de gauche, dont le torse et la cuisse sont vus en raccourci, qui tient d'une main une trompette et de l'autre montre le ciel, est d'un effet puissant, et, de l'autre, montre le ciel qui l'envoie, étonne et ravasit par l'ardeur et la simplicité de son attitude, et plus encore par l'immense difficulté que présentait la realisation des lignes et des plans. »

Jérôme (LA COMMUNION DE SAINT), chef-d'œuvre du Dominiquin, au musée de Parme. Cette œuvre est d'une grandeur, d'une noblesse et d'une admirable composition, qu'on n'imitable quelquefois simplement le *Saint Jérôme*, est, comme beaucoup de tableaux de la même époque, le produit de quelque dévotion particulière qui, sans s'arrêter à l'ordre des temps, aimait à réunir dans un même cadre les objets de sa vénération. La Vierge y apparaît, avec son divin sourire et ses yeux modestement baissés, tenant sur ses genoux l'enfant Jesus dont sainte Madeleine prend le pied et l'approche de sa joue pour le caresser. Saint Jérôme, debout, à la gauche du tableau, et agenouillé, un lion couché, présente aux pieds de la Vierge, dans l'attitude de ses écrits au divin bambino, qui les regarde en souriant. Un ange, le doigt sur un endroit du livre, manifeste la joie et l'admiration que lui cause un tel ouvrage. Un autre ange regarde avec curiosité le vase aux parfums que Madeleine doit un jour répandre sur les pieds du Christ.

La *Madone au saint Jérôme* est une des merveilles de l'art. « Admirable par l'expression des sentiments qui y tendres et gracieux, le Corrége, a dit M. Guizot, a porté encore plus haut degré dans cette célebre composition la science qui lui était propre. Toute cette scène est occupée et remplie par le charme que répand autour de lui un enfant adoré... Le sévere saint Jérôme paraît absorbé dans cette douce contemplation; et l'expression mélancolique répandue sur la ravissante figure de la Madeleine indique moins peut-être un pressentiment sur la destinée de la mission du pape que dans cette d'un simple pénitent. On raconte qu'un jour il s'amusa, avec quelques amis, à représenter sur une muraille, d'un côté les disciples d'Jesus-Christ, de l'autre les prelats dans leurs somptueux équipages, avec des chevaux harnachés, couverts de dorures et précédés de tambours et de trompettes. Une autre fois, dit-on, il pousa dans une riviere un moine qui n'était pas de son avis, et qui sortit de l'eau « ayant perdu le fil de ses segnuens. » Jérôme était intellectuellement supérieur à Hus; mais il subit jusqu'à la fin de sa vie les restes de son ancienne transparence, et ne semblait pas, tellement moelleuses qu'elles ne semblait pas, les mailles, repliquees avec le pinceau, mais en prenant la resolution de défendre la vérité jusqu'au bout, hardiment et flegmatique. Amené devant le concile et somme de répondre aux chefs d'accusation dressés contre lui au nombre de cent sept, il fut arrêté dès sa première réponse, parce qu'on voulait un oui ou un non pur et simple : « Deu de bonte! s'écria-til, quelle injustice! quelle cruauté! Vous m'avez tenu renfermé trois cent cinquante jours dans une affreuse prison, dans l'ordure, dans la puanteur, dans le besoin extrême de toutes choses; vous prêtez l'oreille à mes ennemis mortels; et vous refusez de m'ecouter! » Il se défendit avec une chaleur et une éloquence qui troublerent et émurent maintes fois les membres du concile; en-